

BOURBON BUSSET

*de l'Académie française*

**Bien plus  
qu'aux premiers  
jours**

journal X

*nrf*

GALLIMARD









*Pour Laurence,  
ma compagne d'éternité.*



*8 février 1981.*

L. se remet d'une pneumonie double. Je l'ai soignée comme ma petite fille. Ses forces reviennent peu à peu. La toux qui la déchirait toute la nuit a cessé. C'est le jour anniversaire de notre première rencontre.

Aimer, c'est aimer la différence de l'autre.

Aux environs des Adrets, à quinze kilomètres de Fréjus, nous découvrons le lac de l'Avellan, enfoui au fond d'une vallée. Nous nous promettons, dès que L. sera moins fragile, de revenir en faire le tour à pied. C'est la région des mimosas. La sécheresse anormale a retardé leur floraison. Les fleurs sont d'un jaune pâle qui tire sur le vert. Les récents incendies ont écorcé les pins qui se dressent comme des potences. Nous circulons dans ce paysage austère comme dans un rêve. Les couleurs éteintes, les formes nues sont celles qui apparaissent sur les landes des songes. Karl Richter vient de mourir et la musique de Bach nous accompagne au long de la promenade.

Nous supportons notre souffrance ensemble. Cela ne la diminue pas mais cela change tout. Nous parlons de Robert comme s'il était vivant et le prenons à témoin de ce qui nous arrive, à nous deux et à toute la famille.



Mon Lion dépend de son dompteur qui, lui-même, dépend de son Lion. La tragédie, c'est quand on dépend de qui dépend d'un autre. Racine le montre bien. Hermione aime Pyrrhus qui aime Andromaque. La grande injustice, la grande inégalité de la vie est celle-là. On passe à côté de qui veut vivre pour vous, on suspend son sort à qui aime ailleurs.

Tout ce que nous avons vécu, senti et, tout récemment, souffert ensemble constitue un humus où pousse, chaque jour plus vigoureux, l'arbre de notre attachement.

*16 février 1981.*

Sullivan est mort il y a un an.

Chaque fois que nous arrivons au col du Ferrier, qui est à mille quarante mètres, nous avons l'impression de revenir chez nous. Ce fut un de nos premiers lieux dans cette région. Tout de suite nous avons été séduits par la sauvagerie, la simplicité des lignes, le tête-à-tête des deux montagnes de Thiey et du Ferrier. Nous nous arrêtons et faisons quelques pas pour respirer l'air natal avant de filer vers les plateaux pierreux de Caussols ou vers Canaux, porte du massif de l'Audibergue. Au col du Ferrier, nous surplombons les années passées, englouties dans la vallée brumeuse, et nous entrons, la main dans la main, dans la lumière de l'éternel présent.

*18 février 1981.*

Il neige comme nous n'avons jamais vu neiger ici. Les restanques du Lion sont couvertes d'un épais manteau blanc, étoilé par les pattes des oiseaux, dont celles de notre rouge-gorge familier. Les oliviers enneigés paraissent une erreur de la nature, une faute d'orthographe, une chimère. La neige, c'est le ciel qui tombe en pièces sur la terre. Cette visite d'en

haut inquiète. On ne peut s'empêcher de regarder tomber la neige mais c'est une fascination trouble.

Nous entendons un motet de Thomas Tallis, musicien de la cour sous Henri VIII, Mary et Élisabeth. C'est aussi beau que du Purcell.

Par son sang-froid et son courage le roi d'Espagne a mis fin rapidement à la tentative de coup d'État militaire. Juan Carlos améliore considérablement l'image de marque de la famille.

Descartes écrit à la princesse Élisabeth : « J'ose croire que la joie intérieure a quelque secrète force pour se rendre la fortune plus favorable. » Et il voit dans « ce qu'on appelle communément le génie de Socrate » la confirmation de son opinion. Socrate « pensait que l'événement de ce qu'il entreprenait serait heureux, lorsqu'il avait quelque secret sentiment de gaieté ».

Ma vie, c'est d'aider quelqu'un à vivre.

Dans son pénétrant et percutant essai *En lisant, en écrivant* mon ami Julien Gracq écrit : « Ce que nous voulons, c'est la littérature qui bouge et saisie dans le moment même où elle semble bouger encore, tout comme nous préférons une esquisse de Corot ou de Delacroix à leurs tableaux finis. » Et il explique ainsi le goût de l'époque (et le sien) pour les Carnets, Cahiers, Journaux, Mémoires, Correspondances, Souvenirs.

7 mars 1981.

Le premier éranthis est né aux restanques du Lion. Il a cinq semaines de retard. Les oliviers ont été taillés. Le

système d'arrosage fonctionne. Je regarde le Lion et me réjouis de le voir s'affairer.

*10 mars 1981.*

J'emmène L. déjeuner au restaurant. Nous voici face à face comme il y a quarante ans chez Paul, place Dauphine. Nous sommes plus vulnérables que jamais. Chacun de nous tremble pour l'autre.

À Roquesteron, l'église est perchée sur un rocher et un petit clocher est perché sur l'abside. On dirait un nain juché sur les épaules d'un géant. Le géant dont je suis le nain c'est le Spinoza qui écrit : « Celui qui se comprend lui-même et comprend ses sentiments, clairement et distinctement, aime Dieu, et d'autant plus qu'il se comprend mieux lui-même et comprend mieux ses sentiments. »

*16 mars 1981.*

Ayant gagné Sospel après de nombreux lacets nous décidons de pousser jusqu'à Tende. J'ai des raisons personnelles pour aller jusque-là. Pendant l'été 1946, j'étais, jeune diplomate, le secrétaire général d'une des commissions de la conférence de la Paix. Mon secteur, c'était les clauses politiques du traité avec l'Italie. Trieste était le gros morceau, ainsi que le sort des colonies italiennes. Mais le gouvernement français avait à cœur, pour des raisons stratégiques, d'obtenir les vallées de Tende et de La Brigue. Aucun pays ne comprenait notre acharnement à conquérir ces arpents de neige et le président de ma commission, un Sud-Africain, m'interrogeait là-dessus avec une amicale compassion. J'arrivai à le mettre dans notre jeu et on nous abandonna ce territoire, non sans ironie. La Brigue est un merveilleux village d'églises et de palais miniatures. Nous pique-niquons aux environs, sous la protection du sanctuaire de Notre-Dame-des-Fontaines. Nous

nous croyons dans les Vosges. Cela sent la haute montagne et le sapin. Puis nous filons sur Tende. À un tournant de la route, nous apercevons la ville plaquée sur la montagne, en arc de cercle, comme, tout à l'heure, l'inaccessible village de Saorge. Le cimetière de Tende, fait de vraies maisons, domine la ville comme un château fort. Les morts écrasent de leur messe les vivants. Nous rentrons par l'Italie en suivant la vallée de la Roya. Le paysage devient japonais. Les arbres en dentelles paraissent tenir à peine au rocher et prennent des poses acrobatiques. La vallée s'élargit. Voici, au loin, Vintimille et la mer. Combien de mois, d'années continuerons-nous à sillonner ainsi les routes? Le profil de Laurence, à ma droite, accomplit un rêve de ma quinzième année : rouler à travers la campagne, la femme aimée à mes côtés.

Grâce aux pattes vertes du Lion surgissent aux restanques jonquilles, crocus et jacinthes. Sur le balcon les godets se remplissent de jeunes plants de pétunias, d'impatiences, de verveines, de pois de senteur, de bégonias et de capucines.

Enfants et vieillards sont des marginaux. Aussi faut-il les écouter.

*19 mars 1981.*

Robert est mort il y a six mois. Nous pouvons revoir ses images comme enfant, mais pas comme homme. C'est trop dur.

Tous les candidats à l'élection présidentielle ont défilé au Salon de l'agriculture. Nous les avons vus palper des bœufs, caresser des veaux, s'attendrir sur des porcelets. L'un d'entre eux a même essayé de traire une vache.

*23 mars 1981.*

J'écoute une émission au sujet de Roland Barthes, mon ami mort il y a un an. Michel Butor, Alain Robbe-Grillet,

Philippe Sollers discourent très intelligemment. Néanmoins, de ces considérations sur le « nouveau roman », se dégage une impression aussi pénible que des récits des anciens combattants.

Un papillon jaune se pose sur la jacinthe bleue. Sur la jonquille voisine manque un papillon bleu.

À Saint-Laurent-du-Var, nous prenons contact avec un micro-ordinateur, l'Apple II. Nous achetons les brochures nécessaires pour pouvoir apprendre à converser avec lui en langage Basic ou Pascal.

Deux substitutions d'acides aminés sur une chaîne de cent deux séparent le pois de senteur du bœuf.

*31 mars 1981.*

Un déséquilibré loge une balle de calibre 22 dans le poumon gauche du président des États-Unis, à trois centimètres du cœur. Après l'assassinat de Kennedy, Reagan fut un des hommes politiques qui s'opposèrent le plus farouchement au projet de réglementation de la vente des armes à feu.

« La stabilité d'un système repose en partie sur la variété des éléments qui le constituent », écrit le biologiste Joël de Rosnay. Cela est aussi vrai en politique qu'en agriculture où il est imprudent de réduire le nombre des espèces. Nos technocrates, quels qu'ils soient, aiment les simplifications qui leur facilitent le travail. Ils compromettent ainsi l'avenir.

*3 avril 1981.*

J'ai présenté ma candidature au fauteuil de l'Académie française laissé vacant par le décès de Maurice Genevoix.

Hébergés par Charles et Ariane dans leur pied-à-terre de la rue du Parc-Royal, nous visitons le Marais ressuscité. La place des Vosges est l'ensemble le plus classique et le plus insolite de Paris.

Aux restanques du Lion trois oliviers étonnamment hauts et minces se dandinent comme trois Grâces vêtues de leur seule chevelure, abondante à souhait. Elles se rapprochent, chuchotent, s'éloignent selon l'humeur du vent qui n'est ni mistral, ni tramontane, mais une petite brise de bonne compagnie. Les iris sont en fleur ainsi que les capucines. Mètre par mètre, le Lion tenace conquiert l'espace. Le ciel, à la fois placide et tourmenté, dérive au-dessus du jardin comme un navire de haut bord s'éloigne lentement du rivage, comme bouge l'Histoire, nonchalante et impassible, en dépit de ses convulsions, ruptures et repentirs.

Le contraste entre les restanques et le Marais est stimulant. D'un côté la prudente germination des plantes, de l'autre l'animation d'un des quartiers les plus vivants de Paris. Les deux endroits sont solidement appuyés sur le passé. Au camp ligure de la Malle répond l'hôtel Salé, aux puits de la Vierge de Saint-Cézaire Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux.

Demain nous aurons un président. Le pays est très calme. Ce n'est pas de l'indifférence, c'est peut-être de la sagesse.

*10 mai 1981.*

François Mitterrand est élu président de la République. Sa ténacité a été récompensée. La troisième fois a été la bonne. Humainement, cela est satisfaisant. La campagne s'est déroulée sans le moindre incident. Cela est encore plus satisfaisant. Les Français seraient-ils enfin devenus mûrs politiquement ?

*21 mai 1981.*

La passation des pouvoirs à l'Élysée s'est effectuée avec la dignité qui convenait.

L'Assemblée est dissoute et le nouveau gouvernement constitué. Un de mes anciens élèves de l'École Nationale d'Administration, Claude Cheysson, prend le Quai d'Orsay. C'est un homme lucide et déterminé.

Les rats quittent le navire. Beaucoup de ceux qui ont profité de Giscard cherchent à se faire nourrir ailleurs. Ils découvrent au socialisme des vertus insoupçonnées. Raymond Barre, comme toujours, est ferme et décent. Je crois à son avenir.

Georges Rotheval, poète lyonnais, écrit très bien :

*À deux, hautes voudrons, hautes tiendrons nos vies.*

*27 mai 1981.*

Nous avons fait un grand tour qui nous a conduits à Thorame-Haute et Thorame-Basse, bien au-delà de Castellane. À Château-Garnier, nous avons découvert dans une chapelle Saint-Nicolas des fresques du XI<sup>e</sup> siècle, presque byzantines. Le Christ en majesté est flanqué d'un soleil bonasse et d'une lune renfrognée. Près de Barrême, un ruisseau joue au torrent et cerne un coussin de saponaires. Dans ce pays inépuisable je commence à marcher sur mes souvenirs. Ils donnent au paysage un humus. Telle prairie innocente me rappelle mon angoisse avant l'opération de L. et la barre rocheuse du Mourre de Chaniers m'apparaît comme le trait qui sera tiré au bas de notre histoire.

J'ai envie d'écrire de très courts récits à la manière de Borges et de Noël Devaulx. Je crois que la concision rendue nécessaire par la brièveté du texte permet de rendre le fantastique du quotidien.

4 juin 1981.

Je suis élu à l'Académie française. C'est L. qui m'a poussé à me présenter. Elle y voyait, pour nous deux, une nécessaire diversion. Je suis heureux de participer à la défense et illustration de la langue française, tâche qui m'a toujours passionné.

Dans *Le Monde* Jean-Marie Dunoyer me qualifie d'« écrivain de la générosité cartésienne ». Cette étiquette me plaît tout à fait.

Dans un restaurant basque près de la place des Vosges nous avons fêté mon élection avec les enfants et les grands des petits-enfants. L'ombre de Robert était présente. Je le voyais qui me souriait.

Notre ami le musicologue Carl de Nys montre très bien comment les contraintes ont été bénéfiques à Mozart, comment elles l'ont obligé à concentrer son écriture, notamment dans la messe en *ut* majeur. Ce bienfait des contraintes, longtemps méconnu, est de nouveau perçu. Les règles ne stérilisent pas, elles sont fécondes. Paul Valéry a raison, sur ce point, contre André Breton. Mon cher Roger Caillois était tiraillé par son admiration égale pour ces deux grands esprits mais, à vrai dire, il penchait vers Valéry.

Sur la couverture de son *Enfer de la curiosité* Maurice Rheims a fait figurer *L'Assassinat de Marat* de David et, en fond de décor, la *Vue du pont de Delft* de Vermeer. Le contraste entre la toile historique et le petit pan de mur



jaune que le Bergotte de Proust contemple avant de mourir reflète ma propre évolution, le passage de l'agitation politique au regard sur les choses simples.

Un homme est un animal qui se monte la tête. Il pense que cette agitation fait sa grandeur. Elle le limite mais cela, il ne peut l'admettre, il en perdrait le goût de vivre.

Le personnage de roman est une invention du XIX<sup>e</sup> siècle qui ne lui a guère survécu. Ce personnage est une fabrication qui n'a que les apparences de la vie. Ce qui fait une femme et un homme dans la réalité, c'est une forte passion gouvernée par une non moins forte volonté. Balzac mis à part, que sa naïveté a sauvé, les romanciers n'osent pas mettre dans leurs romans de tels caractères. Ils ont peur qu'ils ne soient considérés comme des pantins. Alors ils touillent une salade mixte où une sexualité compliquée, des poussées mystiques, une idéologie fumeuse sont censées composer un personnage vivant.

*19 juin 1981.*

Je suis reçu à l'Élysée par François Mitterrand. Maurice Druon m'accompagne en sa qualité de directeur en exercice de l'Académie. La conversation est très cordiale. Nous évoquons la mémoire de Robert Schuman, qui avait beaucoup d'estime pour le courage et la détermination de Mitterrand, à l'époque ministre de la France d'outre-mer.

La grand-mère de Jean Rodhain, au moment de mourir, dit à sa fille : « J'aurais voulu vivre avec toi quelques jours après ma mort, pour t'aider à t'habituer. »

*9 juillet 1981.*

Nous sommes à l'abbaye de Tamié, près d'Albertville. Les moines trappistes nous ont invités à nous entretenir avec eux

pendant deux jours. Ils ont levé la clôture pour le Lion et c'est dans la salle du chapitre que nous nous retrouvons plusieurs fois par jour. Les offices sont simples et beaux. À complies, dans l'église obscurcie par la nuit, le *Salve Regina* prend une force singulière. Les moines, jeunes pour la plupart, nous interrogent sur tout : amour du couple, relations internationales, poésie. Leur désintéressement personnel absolu rend faciles les échanges. Entre les offices et les entretiens nous nous promenons dans la montagne. La végétation nous paraît opulente, comparée à nos chênes provençaux rabougris. Nous respirons à pleines goulées la fraîcheur vigoureuse des épicéas. Aux repas, le silence est de rigueur et nous apprécions vivement cette règle que les paysans jadis appliquaient d'eux-mêmes. Au moment de notre départ, le frère jardinier donna au Lion des rhizomes de delphiniums sauvages.

Pendant trois ans, ce hameau des environs de Castellane avait été envahi par les poids lourds et les voitures de tourisme. La déviation mise en place à cause du glissement de terrain survenu sur la nationale passait par le village. La route est maintenant réparée et le village a retrouvé son calme. Le sort de ce hameau me fait rêver à notre avenir. La circulation, jour et nuit, dans le village, c'est l'époque dont nous vivons les dernières décennies, l'époque des grands rassemblements humains imposés par la grande industrie. Quand la civilisation de l'informatique et de la télématique sera en place, tout cela changera. Le lieu de travail et le domicile se rapprochent au point de coïncider. La dispersion succédera à la concentration et le schéma en réseau au schéma en étoiles. Il faut nous y préparer et former, non plus des manœuvres intellectuels enrégimentés dans d'immenses organisations bureaucratiques, mais des artisans de l'esprit.

Toute métaphysique tourne autour de la dualité non dualiste, concrètement représentée par l'union dans la dif-

férence, par l'amour. À égale distance du monisme qui absorbe et du manichéisme qui oppose, la dualité non dualiste ou, si l'on préfère, la confrontation sans affrontement différencie sans séparer et unit sans confondre. La dialectique est une application de la confrontation sans affrontement puisqu'elle supprime les contraires en les conservant.

Étrange période où l' « état de grâce » créé par l'élection de François Mitterrand, qui fut le premier à employer ce terme théologique, côtoie un état où se mêlent la hargne et l'anxiété. Ceux qui sont maintenant au pouvoir après plus de vingt ans d'opposition n'en reviennent pas et ceux qui l'ont perdu n'en reviennent pas non plus. Règne partout un attentisme inquiet où s'allient, chez les uns, l'espérance et la crainte de la déception, chez les autres, le désir de l'échec et la peur de ses conséquences. Naturellement presque personne ne se préoccupe de la poudrière du Proche-Orient où les fanatismes les plus primitifs disposent des armes les plus sophistiquées.

*26 juillet 1981.*

Nous écoutons, dans la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix, la *Symphonie « La Reine »* de Haydn. Nous sommes dans les bas-côtés. Nous ne voyons pas l'orchestre. La musique semble sortir des pierres. Nous lui confions, pour qu'elle les conduise plus loin, Robert, ceux qui sont vivants et notre accord indéchirable.

Le Lion désherbe alternativement les plates-bandes de sa campagne et de ses restanques, trois jours à un endroit, quatre jours à l'autre. Les deux jardins sont également beaux. Il y règne une grâce naturelle et une sauvagerie ordonnée.

Le Verbe a créé l'homme. C'est littéralement vrai. Que serait l'homme sans son langage? Un singe nu et sans défense, la proie désignée de tous les animaux.

La constance développe l'invention. L'histoire de la nature, c'est l'histoire d'un désir de durer qui ne cesse d'inventer pour durer. Sans la constance de ce désir il n'y aurait pas d'évolution, il y aurait l'inexorable dégradation. La nature donne là une leçon aux sociétés humaines. Ne durent que celles qui veulent durer.

Notre grand platane perd son écorce par plaques. Il s'exhibe, à moitié nu. C'est signe, paraît-il, d'un hiver rigoureux.

L'engouement pour l'opéra gagne tous les pays et tous les âges. Il y a cinquante ans, Heidegger, qui adorait l'art lyrique, croyait à sa disparition et s'en désolait. Et il y a encore quelques naïfs pour déclarer, non sans cuistrerie, que certaines formes d'art sont définitivement dépassées! Ils assimilent l'art et la science, bévue qu'aucun savant n'oserait commettre. L'art avance en spirale et non en ligne droite.

Le Lion considère les mauvaises herbes comme ses ennemis personnels. J'ai beau lui prêcher la charité, il s'acharne contre elles.

Comme, à mes yeux, la foi chrétienne est une métaphysique de l'amour, je respire naturellement chrétien.

2 août 1981.

À la cathédrale d'Aix-en-Provence nous écoutons avec Jacqueline de Romilly le *Magnificat* de Bach admirablement dirigé par Michel Corboz. Il est impossible qu'une telle musique ne rende pas meilleurs et plus forts ceux qui l'entendent.

La différenciation des sexes est sans doute l'événement majeur dans l'histoire du cosmos. La Genèse le montre.



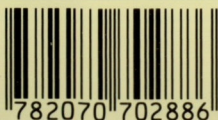
BOURBON BUSSET

Bien plus qu'aux premiers jours

Mémorialiste d'un amour, Jacques de Bourbon Busset nous donne le tome X de son *Journal*, ce Journal dont le destin a fait « le livre de Laurence ».

Les dernières années, les derniers mois de celle qu'il appelait « le Lion » s'accomplissent dans l'amour de la musique, de la nature, dans le sentiment religieux, dans une complicité passionnée qui se révèle chaque jour, à l'occasion d'un concert, d'une promenade... Laurence, séparée de son époux par la mort, nous laisse une leçon, ou plutôt a mis en lumière une valeur : l'aventure hiérogamique. Autrement dit une célébration de l'amour, une façon de l'envisager comme un lien sacré.

*nrf*



9 782070 702886



85-II A 70288

ISBN 2-07-070288-X

95 FF tc